

# Usages probatoire et exploratoire de l'entretien unique Éléments de discussion à partir de l'étude de deux travaux de sociologie des sciences

Pascal Ragouet

---

Volume 32, Number 1, Spring 2000

La science. Nouvel environnement, nouvelles pratiques?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001610ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001610ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ragouet, P. (2000). Usages probatoire et exploratoire de l'entretien unique : éléments de discussion à partir de l'étude de deux travaux de sociologie des sciences. *Sociologie et sociétés*, 32(1), 171–195. <https://doi.org/10.7202/001610ar>



# Usages probatoire et exploratoire de l'entretien unique

Éléments de discussion à partir de l'étude de deux travaux de sociologie des sciences

## PASCAL RAGOUET

CEMAGREF, Unité de recherche ADER  
50 avenue de Verdun  
Gazinet, 33 — Cestas  
Courriel : pascal.ragouet@bordeaux.cemagref.fr

L'objectif de ce travail est d'attirer l'attention sur l'usage de l'entretien unique et, plus particulièrement, sur les dangers qu'il y a à en faire un usage *probatoire* plutôt qu'*exploratoire*. Par la notion d'usage probatoire, on entend désigner ici l'utilisation de l'entretien unique comme *preuve de la validité et de la supériorité d'une hypothèse*. Quant à l'expression d'usage exploratoire, elle renvoie à l'utilisation de l'entretien unique comme *matrice empirique de pistes de recherche*.

De façon plus précise, l'enjeu des développements qui suivent est de montrer comment l'usage probatoire de l'entretien unique implique *de facto* une dénaturation de l'entretien, une dénégation de sa réalité de mise en intrigue située et comment cet usage peut être porteur d'effets de masque sur le déchiffrement du discours. On montrera en contrepoint qu'il est possible, à partir d'un usage de l'entretien unique à la fois exploratoire et soucieux d'une prise en compte des conditions de production du dialogue, de proposer des schémas explicatifs qui, tout en restant à distance d'une simple paraphrase du discours de l'acteur, ne procèdent pas non plus d'un criblage théoriquement téléguidé. Afin de mener à bien cette tâche, nous avons choisi de partir de deux textes ayant en commun de porter sur la « mobilité thématique » dans les sciences.<sup>1</sup>

1. Cette expression désigne une suite de modifications dans le choix d'une spécialité et/ou des objets étudiés. Pour plus de précision sur cette notion, voir Shinn, Benguigui, 1997; Ragouet 1997.

En 1983, B. Latour fait paraître dans *Fundamenta Scientae* un article au titre provocateur : « Le dernier des capitalistes sauvages. Interview d'un biochimiste » (Latour, 1983).<sup>2</sup> Ce travail est parfaitement illustratif de ce que nous entendons ici par usage probatoire de l'entretien unique. L'auteur se propose en effet, à partir de l'exploitation d'un entretien, de « montrer que la recherche de crédibilité permet d'expliquer non seulement les relations sociales des sciences mais également certains *contenus* de sciences ». Il entend proposer « une explication simple de l'expansion continue de la recherche scientifique à partir de cette étude de crédibilité (et) répondre aux objections qui ont été faites à cette explication » (Latour, 1983, p. 301). C'est ainsi que nous est livrée la narration haute en couleur d'une histoire, celle de Pierre Kernowicz, brillant biochimiste français émigré aux États-Unis juste après une thèse plutôt réussie. Le trajet intellectuel de ce chercheur est marqué par un enchaînement de réorientations thématiques dont le principe explicatif réside, selon Latour, dans la quête de crédibilité, caractéristique cardinale des scientifiques.

Cette proposition nous est apparue relativement discutable, au moment où nous exploitions, pour notre part, un entretien en partie centré sur la mobilité thématique d'un sociologue du CNRS, Lothaire.<sup>3</sup> Certes, le chercheur n'était pas complètement silencieux sur la dimension « capitaliste » de son activité scientifique. Il évoque bien cette idée que l'activité professionnelle du scientifique est aussi axée sur l'accumulation de capitaux réputationnel et matériel. Cependant, cet objectif n'apparaissait en filigrane dans son discours autonarratif que comme un élément d'explication parmi d'autres. Si nous retenons l'hypothèse latourienne, que fallait-il faire du reste de ses arguments ? C'est cet écart entre la simplicité de l'explication « capitaliste » et la complexité des facteurs évoqués par nos propres chercheurs qui nous a conduit à réfléchir sur les tenants et les aboutissants de l'usage probatoire que Latour fait de son dialogue avec Pierre.

Bien entendu, on pourrait lire ces écarts interprétatifs comme le résultat de différences réelles entre les discours autonarratifs de deux chercheurs qui, n'évoluant pas dans le même contexte, ont intériorisé des façons différentes de se comporter et de parler d'eux-mêmes. Les itinéraires ne sont effectivement pas les mêmes, l'ancrage disciplinaire est radicalement différent. Pierre est un biochimiste qui flirte avec le Nobel et a traversé plusieurs champs scientifiques nationaux. Lothaire est un sociologue du CNRS dont la carrière se déroule dans le cadre national français. Est-il dans ces conditions bien légitime de comparer le discours que tiennent chacun d'entre eux ? La question a, dans l'absolu, une légitimité ; dans quelle mesure est-il possible de mettre en regard des productions narratives quand on sait tout ce qui sépare les contextes sociaux dans lesquels chacun d'entre eux est produit ?

2. Ce texte est repris sous une forme différente dans *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, (Points Sciences) 1993, p. 100-129.

3. Lothaire n'est bien sûr qu'un pseudonyme choisi pour préserver l'anonymat du chercheur. Son laboratoire de rattachement n'est jamais mentionné et l'ensemble des noms propres évoqués au cours de l'entretien ont été remplacés par des pseudonymes. Que ce chercheur trouve ici tous nos remerciements pour l'amabilité avec laquelle il nous a reçu et pour la gentillesse avec laquelle il a donné son aval pour la publication de ce texte.

Mais est-ce que cette mise en rapport de face à face constitue ici le fond de notre propos ? L'objectif central de cet article ne réside pas dans cette comparaison ; il s'agit avant tout de contribuer à une réflexion sur les *usages* qui sont faits de ces autonarrations en sociologie, non pas de procéder à une confrontation des discours de Pierre et Lothaire mais de pointer des différences dans l'utilisation sociologique que l'on en fait, différences qui témoignent de rapports contrastés au discours des acteurs et de conceptions différentes relativement à la façon de les analyser.

Les développements qui suivent sont articulés en trois parties. La première restitue la façon dont B. Latour exploite l'entretien qu'il a eu avec Pierre. On tentera notamment de saisir l'enchaînement des postulats implicites sur lesquels s'appuie l'utilisation probatoire qu'il fait de ce dialogue. On verra qu'il amène B. Latour à entrer en contradiction avec certaines des convictions théoriques qu'il défend. Dans un second temps, nous évoquerons le cas de Lothaire. À partir de la narration qu'il propose, nous esquisserons deux lectures. L'une, de type exploratoire, consiste à *restituer* la complexité relative des facteurs explicatifs qu'il donne de son parcours thématique. L'autre, de type probatoire, a pour objectif de *démontrer* que son itinéraire thématique est surdéterminé par une logique capitaliste, un peu à la manière de Latour. Nous verrons que les deux interprétations semblent cohérentes. Il est en tout cas quasiment impossible de dénicher dans l'entretien lui-même quelque argument que ce soit pour valider l'une ou l'autre de ces lectures. Dans une troisième partie, nous proposons un moyen de résoudre cette question de choix : opérer un retour réflexif sur la relation d'entretien afin de définir le statut que l'on attribue à la parole de l'enquêté et, partant, le traitement qu'il convient de lui réserver.

#### **LE CAPITALISTE « SAUVAGE » AU SECOURS D'UNE LECTURE ÉCONOMICISTE DE LA MOBILITÉ THÉMATIQUE DANS LES SCIENCES**

##### **Quand l'acteur souffle la subversion au sociologue**

Avant tout, exposons un fragment de l'épopée de Pierre commentée par B. Latour afin que le lecteur puisse prendre la mesure de ce dont il s'agit. Dès son arrivée, Pierre, biochimiste, se retrouve dans le laboratoire d'un « patron » éminent, Pincus, et face à un problème : travailler *pour* quelqu'un ou *avec* quelqu'un ? Dans le premier cas, il accepte de ne plus dire « je » et de cela, Pierre ne veut pas. Il a un sujet en tête, l'ovaire. Pincus décide de lui laisser six mois pour faire « rendre » le sujet. Passé ce délai, si Pierre échoue, il devra se contenter d'une position de bras droit.

Le sujet n'est guère original mais Pierre a une façon de l'investir bien particulière qui intéresse Pincus. La question que se posent les chercheurs dans le laboratoire de Pincus est de savoir comment se fait la synthèse des stéroïdes par les ovaires. La plupart d'entre eux explorent les voies métaboliques de l'ovaire entier. Pour sa part, Pierre décide de travailler séparément sur chacun des tissus qui composent l'ovaire. *Ce modus operandi* est avantageux car tout en gagnant du temps pendant les manipulations, Pierre s'approprie un sujet que tout le monde avait traité « mais en pointillé ». Il se

forge un début de réputation. Pourtant, à peine a-t-il commencé à accumuler un peu de notoriété qu'il réévalue la branche dans laquelle il est. Le domaine des stéroïdes est en perte de vitesse, celui des polypeptides en pleine expansion. Pierre n'hésite pas, il part en Californie et intègre le laboratoire de Bed où il apprend le métier au sein d'une équipe. Il ne parviendra pas à capitaliser quoi que ce soit car dans ce laboratoire construit autour de et par Bed, seul le « patron » capitalise. Contraint de rentrer en France pour accomplir son service militaire, Pierre rencontre un de ses anciens professeurs, travaille quelques temps pour lui mais reste insatisfait. Il est considéré, là encore, comme un assistant. Il se déplace donc et rencontre un autre « patron » qui, de son côté, cherche un endocrinologue afin de travailler sur les hormones. Pierre finira par s'installer comme véritable « patron » en Californie.

La question que se pose B. Latour est de savoir comment rendre compte de la logique de ces déplacements successifs. Pierre ne s'intéresse visiblement pas aux ovaires ou aux stéroïdes puisqu'il quitte le domaine dès que celui-ci commence à décliner.

On peut voir dans ce déplacement la marque d'un amour de la vérité (...). Je ne dis rien non plus de psychologique; peu m'importe ici comment le scientifique exprime ses intérêts, ou plutôt quelle partie du cycle il choisit de désigner comme fin et comme but de son action. Il peut dire selon ses goûts, sa culture ou sa situation, qu'il travaille pour soigner des gens, pour jouer, pour manipuler des animaux, pour convaincre, pour savoir, pour gagner la reconnaissance, pour gagner sa vie, pour sa patrie, etc. Quelle que soit la section du cycle qu'il choisit, l'hypothèse est que tout se passe comme si c'était l'ensemble du cycle — son accélération et son élargissement — qu'il voulait. L'intérêt de cet entretien est que Pierre, pour des raisons à discuter, aime à exprimer cyniquement l'ensemble du cycle et prend plaisir à son mouvement tout entier (Latour, 1983, p. 312).

Ce fragment de texte est intéressant car B. Latour évoque bien l'idée d'une pluralité des motivations guidant les choix scientifiques. Cependant, *tout se passe comme si*, en dernière instance, la logique capitaliste était surdéterminante; *tout se passe comme si*, en dernière instance, c'était l'extension de son cycle de crédibilité que désirait Pierre.<sup>4</sup> Peu importe pour quelles raisons Pierre change de sujet, peu importe ses motivations. B. Latour ne s'encombre pas de « psychologie ». L'hypothèse d'une surdétermination de la logique d'élargissement du cycle de crédibilité permet d'expliquer d'un même mouvement relations sociales et contenus de science et c'est en cela qu'elle est intéressante même si, dans l'affaire, elle se traduit par l'exclusion des questions de sens, de motivations de l'action et du rapport de l'acteur à sa propre pratique. La valeur de l'hypothèse économiciste défendue par B. Latour dans cet article et dans d'autres écrits (Latour, 1995) ne se mesure pas à sa capacité à expliquer les ressorts de la pratique scientifique mais avant tout à la possibilité qu'elle offre de transcender « les divisions artificielles des épistémologues, des historiens, et souvent aussi des sociolo-

4. La notion de cycle de crédibilité désigne le processus par lequel les productions scientifiques sont converties en capital de notoriété puis en capital financier qui, lorsqu'il sera investi, permettra la dotation en équipement et par voie de conséquence la production de nouvelles données, de nouveaux articles, etc.

gues, entre les données, les arguments, les reconnaissances, les stratégies, les retombées, les subventions, les techniciens, les instruments» (Latour, 1983, p. 327).

À lire Latour, on pourrait dire que son usage des propos de Pierre a non seulement une finalité probatoire mais plus largement subversive : Pierre montre que le cycle de crédibilité lie relations sociales et contenus, qu'il entrelace différents éléments dont la co-présence est en fait révélée chaque fois qu'on écoute un chercheur ou qu'on visite un laboratoire, si l'on fait preuve d'un peu d'attention. Il n'y a pas d'un côté le social et de l'autre le cognitif, il n'y a pas d'un côté le laboratoire, les instruments et de l'autre le chauffage des testicules et les articles de biochimie. Le cycle de crédibilité permet de rendre intelligible la solidarité de tous ces éléments arbitrairement séparés par la sociologie classique des sciences. Mais à quel prix Latour paye-t-il son effet de subversion ? Au prix d'une dénaturation du discours.

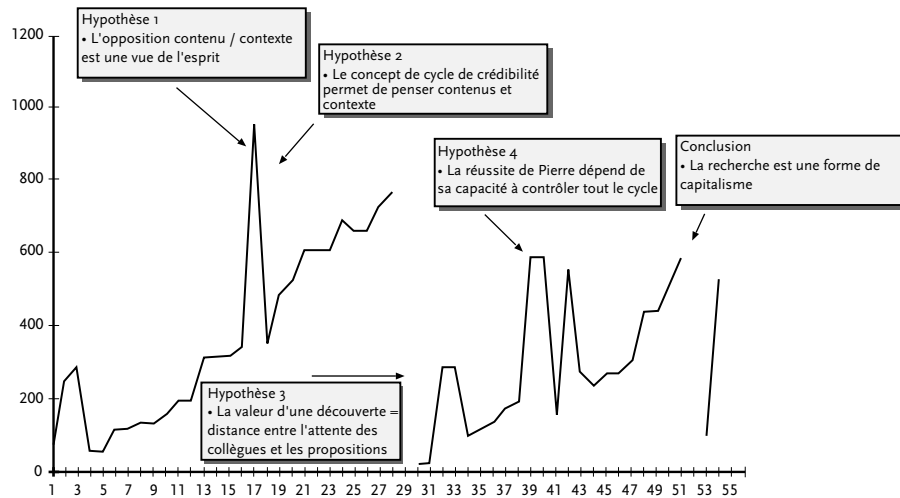
### **Quand le sociologue souffle la logique de sa narration à l'acteur**

Encore faut-il préciser ce que ce terme de « dénaturation » signifie ici. Différents travaux relatifs à la relation d'entretien (Blanchet, 1982-83; Kandel, 1972; Michelat, 1975; Pinçon, Pinçon-Charlot, 1991) mais également le rapport pratique que l'on a en tant que sociologue à cet outil particulier tendent à attirer l'attention sur la richesse sociale de ce type très singulier d'échange conversationnel à la fois proche et éloigné de la conversation ordinaire. Éloigné parce que la relation de communication est asymétrique (Kandel, 1972), proche parce qu'elle se noue dans une situation de face à face chargée d'enjeux sociaux. Les méthodologues ont très largement analysé l'économie proprement dite de l'échange mais il ne s'agit là que d'une dimension de l'entretien. La seconde paraît être sa réalité d'*épreuve*. Un scientifique interrogé sur son parcours se voit enjoint de composer, d'ordonner et harmoniser selon un ordre narratif qui lui est propre les différentes logiques pratiques qu'il perçoit comme sous-jacentes à son itinéraire, ses choix et ses pratiques. Ce travail, qui n'est pas un exposé paraphrastique plein et entier de ces différentes réalités, n'est pas non plus un travail de création *ex nihilo*. Il s'agit d'une opération de *mise en intrigue située* d'événements réels.

Il ne reste paradoxalement rien de ces deux aspects quand on lit le travail de Latour. Paradoxalement, car en fait ce traitement de l'entretien est étrange de la part d'un sociologue qui s'est affirmé à plusieurs reprises constructiviste. L'ensemble de l'article est construit en effet sur la base d'une décontextualisation du discours de Pierre. On notera en second lieu que la narration élaborée par Pierre sous l'impulsion de l'enquêteur est soumise à un travail de délinéarisation ou de segmentation comme si le travail narratif de l'enquêté ne comptait pas. En fait, l'utilisation probatoire qui est faite ici de l'entretien conduit l'enquêteur à casser la narration afin de l'aligner sur la logique propre de la démonstration.

Ce procédé de délinéarisation devient plus visible quand on regarde d'un peu plus près les numéros de compteur du magnétophone qui figure après chaque citation de Pierre et à partir desquels nous avons construit le graphique ci-dessous. En abscisse

**GRAPHIQUE 1**  
**La délinéarisation du discours dans la phase**  
**d'exploitation de l'entretien et la logique argumentative de Latour**



figurent les numéros de citations que B. Latour fait de l'entretien de Pierre et en ordonnées, le numéro du compteur correspondant à chacune de ces citations.<sup>5</sup> Finalement, quand on se dirige de la gauche vers la droite sur l'axe des abscisses, on suit le déroulement de la démonstration de Latour alors que lorsque on se dirige du bas vers le haut sur l'axe des ordonnées, on suit la logique narrative du discours de Pierre.

Chacun des pics et dépressions marqués du graphique signalent la convocation dans le texte sociologique de passages de l'entretien éloignés les uns des autres dans le déroulement propre de l'entretien. À partir de là, nous avons cherché à quels moments de l'argumentation sociologique de Latour ces pics renvoyaient et force a été de constater qu'ils correspondaient à des passages où le sociologue énonce un élément-clé de son schéma explicatif. Le graphique permet ainsi de saisir pleinement comment la logique de la mise en intrigue opérée par Pierre est sacrifiée au profit de la progression démonstrative du discours sociologique, comment la corroboration annoncée d'une hypothèse générale relative aux ressorts de la recherche scientifique passe par le démembrement sélectif de la narration de l'enquêté et un usage en réalité exemplificatoire du matériau empirique.

On remarquera en second lieu que l'entretien n'est quasiment jamais mis en scène comme un rapport de face à face entre des protagonistes dotés de caractéristiques sociales spécifiques. La réalité du dialogue lui-même est occultée puisque Latour n'apparaît finalement que comme un analyste — excepté dans la partie conclusive de

5. À titre d'exemple, la première citation (1 en abscisse) renvoie à un fragment de texte réperé par le numéro 41 du compteur du magnétophone, la troisième (3 en abscisse) au numéro 289. Les ruptures du graphique correspondent soit à un changement de face de cassette, soit à un changement de cassette audiophonique.

l'article où on le voit apparaître comme interlocuteur. Quant à Pierre, il est présenté comme l'archétype du scientifique. Mais un archétype bien singulier... Au détour d'une phrase, B. Latour relève lui-même le caractère particulier des propos de son interlocuteur :

L'intérêt de cet entretien est que Pierre, pour des raisons à discuter, aime à exprimer cyniquement l'ensemble du cycle et prend plaisir à son mouvement tout entier (Latour, 1983, p. 312).

Il évoquera d'ailleurs dix ans plus tard, au cours d'une conférence donnée à l'Institut national de recherches agronomiques (INRA) sur le thème du capitalisme scientifique, la publication de cet « interview incroyable d'un chercheur en biochimie beaucoup plus sauvage et beaucoup plus capitaliste que n'importe quel industriel » (Latour, 1995, p. 36). À n'en pas douter, Latour a été durablement frappé par la particularité des propos de ce chercheur, pour des raisons qu'il serait d'ailleurs intéressant de connaître. Pour autant, il n'éprouve pas la nécessité de revenir sur l'entretien, de réfléchir sur la situation d'enquête ou d'essayer de cerner le domaine de pertinence d'une autonarration. Pire... Il ne semble pas avoir eu le réflexe somme toute très commun de se dire que puisque les propos de ce personnage étaient « incroyables », il fallait peut être se demander si Pierre ne constituait pas un cas très singulier. Il paraît certain en tout cas que l'acteur central de cette épopée latourienne, Pierre, fait partie d'une espèce bien définie, celle des chercheurs qui ont une cote de citations très élevée et qui, à ce titre, peuvent être considérés comme des cas éminents. « Certains de ses amis chuchotent même qu'il est "nobélisable" », précise Latour (Latour, 1983, p. 301). Bref, Pierre ressemble au Professeur Guillemin de *La vie de laboratoire* (Latour, Woolgar, 1988). Ce sont tous deux des chercheurs éminents comme la plupart de ceux sur lesquels les sociologues des sciences font porter, en général, leurs investigations. Ainsi quand Latour propose de passer d'une sociologie des chercheurs — en gros, la sociologie mertonienne — à une sociologie des sciences — c'est-à-dire la sienne —, il passe peut-être en réalité à une sociologie de la science des chercheurs reconnus. On peut se demander si cette inclination à porter son choix sur des cas éminents de savants reconnus par leurs pairs, lorsqu'il s'agit de focaliser l'analyse sur des trajectoires particulières, n'expose pas finalement l'analyste au risque de céder à l'illusion rétrospective consistant à interpréter toute carrière comme un enchaînement de séquences pratiques exclusivement tournées vers l'accomplissement de cette réussite scientifique et si le fait de réduire ainsi une trajectoire de recherche à un processus uniquement régi par des considérations de crédibilité et de capitalisation n'est pas finalement la manifestation de cette « illusion biographique » si pertinemment dénoncée par P. Bourdieu. Les itinéraires de réussite peuvent en effet assez facilement prédisposer l'analyste à lire la trajectoire comme « expression unitaire d'une intention subjective et objective (...) » (Bourdieu, 1994, p. 81), ici capitaliser tous azimuts.

On serait en outre assez proche de cette forme d'ethnocentrisme particulière que C. Grignon et J. C. Passeron ont appelé ailleurs le « dominocentrisme » (Grignon, Pas-



seron, 1989, p. 136 et ss). Ériger ainsi le « capitalisme » en caractéristique transversale des pratiques scientifiques résulterait d'une extrapolation, de l'universalisation de cas particuliers, l'analyste s'attachant à montrer que l'intérêt proprement scientifique d'un élargissement du cycle de crédibilité, dont la logique caractérise la trajectoire des dominants, permet de rendre compte des stratégies de n'importe quels savants.

L'utilisation probatoire que Latour fait de cet entretien est par conséquent articulée ici à un système de postulats implicites sur l'entretien et son analyse : le caractère négligeable de l'ordre narratif dans lequel l'acteur choisit d'évoquer son expérience<sup>6</sup> et le caractère négligeable des conditions de production à la fois du discours de l'enquêté et du métadiscours sociologique. Tout se passe en effet comme si le discours de Pierre était le reflet fidèle du fonctionnement capitaliste de la recherche et le texte du sociologue le reflet fidèle de ce reflet. On pourrait dire que la réalité capitaliste de la recherche advient à Latour par des effets successifs de transparence alors même que le discours de Pierre est produit dans le contexte d'une situation de face à face aux logiques complexes et que le métadiscours de Latour s'appuie sur un démembrement sélectif du discours de Pierre.

On voit, pour finir, comment l'usage probatoire de cet entretien avec Pierre conduit Latour à se placer en porte à faux par rapport à ses conceptions constructivistes. Certes, il affirme dès la première ligne du résumé de son travail que c'est à partir de l'interview qu'il tente de repérer « le ressort de l'action d'un chercheur » mais on s'aperçoit dès l'introduction que le ressort de l'action est déjà identifié. Latour ne part pas de la construction proposée par l'acteur pour aller vers la formulation d'hypothèses. Il ne se place pas dans la position du sociologue qui cherche à suivre le travail de construction de l'acteur, il ne se situe pas « au point médian où il peut suivre à la fois l'attribution de propriétés non humaines et de propriétés humaines » (Latour, 1991, p. 130) comme il le prescrivait dans un ouvrage paru il y a quelques années déjà. Cette attribution est déjà faite. Il suffit pour s'en convaincre de voir que l'ambition du sociologue, parler du ressort de l'action, passe : 1) par la mise à l'écart d'une série de facteurs explicatifs sans doute évoqués par Pierre — son idiosyncrasie, les motivations multiples qui le guident dans son travail (altruisme, ludisme, goût du prosélytisme, quête de la vérité)<sup>7</sup> — ; 2) l'amnésie des dénégations opérées par Pierre à propos des relations entre positions dans le champ scientifique, « autorité », « capital de relations » et de « reconnaissance » (Latour, 1983, p. 325) et 3) le démembrement de son discours.<sup>8</sup>

6. Cet ordre narratif qui est lié au travail de remémoration du sujet en train de se raconter est pourtant un indice important de ce qui peut faire sens *pour lui*. Voir à ce sujet Bertaux (1997).

7. Cf. passage déjà cité de Bruno Latour (1983, p. 312).

8. Le lecteur aura compris à la lecture de ces énoncés critiques que le désaccord exprimé ici sur le terrain méthodologique avec le travail de Latour est solidaire d'une série de désaccords sur d'autres plans. Notre critique de l'usage qu'il fait de l'entretien est inséparable de considérations *sociologiques* critiques plus larges sur sa conception implicite du discours de l'acteur, sur son analyse du travail scientifique et sa description du champ scientifique. Mais ce n'est pas tout ; notre critique est difficilement séparable d'un positionnement sur le plan *épistémologique*. Du coup, le lecteur peut se demander à juste titre si l'enjeu véritable de cet article ne réside pas avant tout dans le fait de s'opposer à une certaine conception du social et

Sur un sujet similaire, la mobilité thématique, nous avons cherché à formuler des pistes de recherche relatives elles aussi aux ressorts de l'action scientifique en partant du discours d'un chercheur que l'on a choisi d'appeler Lothaire.

#### **LE DISCOURS DE LOTHAIRE COMME BASE EMPIRIQUE D'UNE EXPLORATION DES RESSORTS DE LA MOBILITÉ THÉMATIQUE**

Les développements qui suivent sont liés à l'exploitation d'un entretien mené avec un sociologue du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Lothaire. Nous avons opéré une double lecture de son discours. La première, *dans la logique d'une première exploration des logiques explicatives du parcours thématique*, s'est appuyée sur une réflexion à propos du statut à attribuer au discours de l'enquêté et débouche sur un constat : les ressorts de la mobilité thématique de Lothaire sont, à l'écouter, multiples. Il inscrit la production scientifique dans un réseau de contraintes de natures différentes, certaines cognitives, liées à la poursuite d'un itinéraire intellectuel, d'autres stratégiques, liées à l'objectif de la reconnaissance, d'autres enfin financières. La seconde lecture s'inscrit dans la logique d'un usage probatoire du discours de Lothaire. Des fragments d'entretiens sont mobilisés afin de montrer, à l'instar de Latour, que c'est finalement la logique d'une accumulation toujours plus large de crédibilité qui explique sa mobilité thématique. On verra alors à quel prix ce résultat est obtenu.

#### **Les trois ambitions de Lothaire**

Laissons dès à présent la parole à Lothaire. L'entrée dans le monde de la recherche passe obligatoirement par l'élaboration d'un projet c'est-à-dire le choix d'un objet particulier. Le cas de Lothaire révèle que le choix de ce premier objet peut être contraint.

*Enquêteur* - Pourquoi êtes-vous intervenu en sociologie urbaine ?

*Lothaire* - Alors là..., c'est Henry qui m'a proposé... Je suis arrivé alors qu'il y avait une série de recherches avec Claude et Antoine en sociologie urbaine et Henry cherchait des gens qui allaient étudier les mouvements sociaux urbains et la planification urbaine. Il m'a demandé d'étudier les villes nouvelles.

*Enquêteur* - Et vous n'aviez pas *d'a priori*...

*Lothaire* - Non, moi, j'étais... Alors ce qui est très curieux, c'est que je m'embarquais dans une voie pas du tout classique pour un marxiste qui aurait été d'aller à la source même de l'équipe qui étudiait le syndicalisme. C'est beaucoup plus tard que je me suis tourné vers la sociologie du syndicalisme, ce que j'étudie maintenant d'une certaine manière. Alors qu'au départ, je m'embarque dans la sociologie urbaine à ma manière, mais c'était des orientations... Alors, il y avait l'influence de Henry et celle des planificateurs urbains dans

---

à une certaine conception du métier de sociologue. Il n'aurait d'ailleurs pas tort dans la mesure où les choix que l'on fait sur le plan de la pratique scientifique concrète sont inséparables de représentations plus larges du monde social. Pourquoi dans ces conditions privilégier un angle d'attaque méthodologique ? Deux raisons en fait militent en faveur de ce choix : le souci de ne pas cantonner la critique à un *commentaire* sur les options théoriques de Latour mais de faire porter la discussion sur l'un des aspects de sa *pratique* scientifique, le souci de tirer de cette mise en perspective critique des leçons pratiques plus générales relativement à l'instrumentation méthodologique par entretien.

les ministères avec des personnages, des mécènes extraordinaires. Je veux parler des gens du CORDES.»<sup>9</sup>

Ainsi, Henry, directeur du laboratoire, place Lothaire sur un objet qui l'intéresse parce qu'il s'intègre dans un axe de recherche important du laboratoire. Mais cet objet est également intéressant pour Lothaire dans la mesure où il est aisé à l'époque d'obtenir le financement d'un organisme et travailler ainsi dans des conditions favorables. C'est pourquoi il décide de «prendre» le sujet, de se l'approprier.

La sociologie urbaine, par quel biais je l'ai prise? Là aussi, c'est paradoxal parce qu'on peut se dire qu'un marxiste va étudier les mouvements sociaux urbains, ce que je n'ai pas fait. J'ai étudié la classe dominante et l'appareil d'État surtout. C'est quelque chose qui s'expliquait du point de vue de la conjoncture et du contexte intellectuel de l'époque. Il y avait, il ne faut pas l'oublier, Althusser, Poulantzas et les débats du moment sur l'autonomie du pouvoir politique par rapport aux classes sociales et l'appareil d'État. Là il y avait pour moi dans l'étude de l'appareil d'État central ou local un champ intéressant qui me permettait de voir comment en quelque sorte la politique était produite. C'était ça mon problème, c'était l'étude de la production de la politique urbaine. Là aussi, ce que j'évitais, c'était l'étude du politique en tant que tel, de la scène politique. Ce qui m'intéressait, c'était de voir la politique et ses effets, comment une politique se construisait, quels étaient ses impacts sur la société. (...) Je suis entré dans l'urbain par quelque chose qui est un point qui a fait l'objet de débats chez les marxistes et également chez les non-marxistes et qui était l'autonomie du politique par rapport à l'économique. Je me suis dit qu'au lieu d'étudier en ressassant les textes de Marx ou des épigones, on pouvait le faire de manière expérimentale en prenant une portion de la réalité et en voyant concrètement dans le cas de la France par exemple, comment s'opérait le rapport entre intérêts économiques des classes dirigeantes et l'élaboration de la politique. (...) Donc, ce n'est pas le thème en tant que tel qui peut expliquer le parcours, c'est la manière dont le thème a été reconstruit et réinterprété à la lumière d'une interrogation qui était antérieure et qui était une interrogation sur un certain nombre d'impasses ou de points obscurs dans le marxisme et plus généralement dans la théorie sociologique. C'est ce qui fait que je suis entré de manière un peu spécifique dans la sociologie politique.

Dans ce fragment d'entretien, Lothaire combine en quelques lignes différentes logiques explicatives de la façon dont il s'approprie l'objet. On pouvait se dire à l'époque qu'un marxiste comme lui qui décidait de travailler sur l'urbain choisirait de s'intéresser aux mouvements de contestation urbaine. Ce n'est pas cette perspective qu'il choisit. Lothaire préfère sélectionner un sujet qui peut lui permettre de se situer dans le débat marxiste de l'époque sur l'autonomie du politique par rapport à l'économique et au social. C'est donc prioritairement à cet auditoire qu'il s'adresse et c'est par rapport à lui qu'il se positionne. Cependant, Lothaire attire l'attention sur le fait qu'il n'entre pas dans ce débat de façon conventionnelle; il n'entend pas traiter de la question de façon spéculative ou abstraite mais «expérimentale», en optant pour une

---

9. Lothaire, *Entretien du 19 avril 1994*. L'ensemble des citations faites ici s'inscrivent dans la chronologie de la narration.

approche concrète, approche singulière — selon lui — qui permet de valoriser l'écart qui sépare sa contribution propre de celle de ses coreligionnaires.

Dans l'ensemble de ces deux extraits, Lothaire explique ses choix en mobilisant finalement un schéma explicatif stratégique: il choisit de se positionner sur un domaine largement financé en privilégiant une démarche qui le place dans une position singulière au sein de ce sous-espace qu'on pourrait appeler la sociologie politique marxiste. Cependant, on note dans la fin du second extrait un changement de répertoire explicatif qui vient quasiment effacer les énoncés précédents: ce qui explique le parcours, c'est en fait et surtout la façon dont le domaine d'étude a été investi en fonction d'une ligne d'interrogation théorique sous-jacente et en germe depuis longtemps.

Lothaire poursuit d'ailleurs dans ce registre intellectualiste afin d'expliquer son déplacement vers l'étude des problèmes de gestion municipale, jusqu'à ce qu'une référence au contexte matériel soit opérée par l'enquêteur au détour d'une relance:

*Enquêteur* - Et là vous avez choisi des contrats qui vous amenaient à...

*Lothaire* - Absolument.

*Enquêteur* - J'imaginai plutôt qu'en début de carrière, le choix était restreint...

*Lothaire* - Oui, évidemment. Ma première recherche, c'est Henry qui m'a dit ce que j'avais à faire. J'ai accepté et ça m'a vraiment amusé car il y avait une atmosphère, la création des villes nouvelles, c'était comme un mai 68 chez les urbanistes. Il y a aussi quelque chose qui m'a aidé et que je n'ai pas retrouvé chez les syndicalistes quand j'ai étudié les problèmes de type sociologie du travail, c'est le milieu des urbanistes. Il était en ébullition. Et il y avait entre ces gens, ces mécènes de l'appareil d'État et ces chercheurs du CNRS ou d'associations 1901 comme le CSU à l'époque... Il y avait un milieu qui a créé l'osmose en quelque sorte.

Lothaire passe à nouveau au répertoire explicatif qu'il avait adopté en tout premier lieu. Il parle du contexte, ensemble composite constitué d'un *mood*, de phénomènes de mutation urbaine et de politiques. Il parle aussi de son implantation progressive dans le « milieu des urbanistes »:

*Lothaire* - J'ai donc été très passionné par ce milieu des urbanistes. Il y avait de jeunes inspecteurs des comptes et c'est plus tard que j'ai fait la connaissance de Pierre Besse. Il y avait des directeurs de la DDE qui étaient aussi des inspecteurs des comptes, qui dirigeaient des délégations départementales de l'équipement. C'était des gens ouverts au marxisme, intéressés par une sociologie de la transformation sociale, par le tourainisme. J'ai fait connaissance de Pierre Merlin, alors directeur de l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la région parisienne, maintenant professeur de géo à Nanterre... D'ailleurs la géographie qu'on faisait d'une certaine façon a eu une écoute très forte chez les géographes et les urbanistes. La sociologie urbaine en a eu beaucoup moins dans la sociologie classique... On a été... (silence)...

*Enquêteur* - Méprisé?

*Lothaire* - Oui, un phénomène de ghetto et de rejet. On a été considéré comme ne faisant pas de la bonne sociologie, alors qu'on avait des contacts très importants avec les urbanistes. J'ai d'ailleurs encore des contacts avec les urbanistes et les géographes. C'est ce qui fait que j'ai été assez rapidement connu en Amérique Latine, côté espagnol et brésilien, par le biais

des urbanistes. J'ai retrouvé cette atmosphère volontariste au Brésil où ça continue d'ailleurs, alors qu'on ne retrouve plus cette mobilisation des intellectuels en France.»

Ce que Lothaire dit, sans l'exprimer ainsi, c'est qu'il pénètre progressivement dans un réseau, dans un milieu relativement intégré constitué de gens intéressants parce qu'intéressés par la démarche d'une « sociologie de la transformation sociale ». Cette entrée dans la communauté des urbanistes lui permet d'accéder à une forme d'éminence mais cette reconnaissance semble circonscrite à la sociologie urbaine et à des pays étrangers. Lothaire se déplace à nouveau du point de vue thématique et choisit de s'intéresser à un problème de sociologie du travail, celui de l'automation et de ses effets sur le travail.

*Enquêteur* - Comment êtes-vous passé à la sociologie du travail ?

*Lothaire* - Au bout d'un certain temps, je me suis dit que c'était fort, j'étais marxiste et je m'intéressais à la sociologie politique mais je n'étudiais pas les transformations, le mouvement social, or déjà dans ma thèse en 1976, j'avais une interrogation sur les mouvements sociaux urbains. J'avais tout un débat avec Henry sur les mouvements sociaux urbains et leur liaison avec la classe ouvrière. Ceci dit, le passage s'est fait grâce à l'idée qu'il y avait de grandes mutations dans la ville mais dont la source n'était pas la ville. Mon idée était d'étudier l'automation et les transformations dans le travail. J'avais l'impression qu'il y avait là quelque chose qui devait m'amener par le biais de mes monographies locales... On a fait des études sur Lille, Marseille, les villes de la région parisienne. A chaque fois, les mutations du travail jouaient un rôle important... À partir de là, j'ai décidé de...

*Enquêteur* - La prise de conscience s'est basée sur des résultats de recherche, par conséquent ?

*Lothaire* - C'est-à-dire qu'à chaque fois, dans les résultats de recherche... Bon... Pourquoi des monographies ? Elles avaient toujours pour objet de me permettre d'étudier la réalité économique, les mutations sociales et les mutations politiques. L'urbain était pour moi le moyen d'étudier le phénomène social total c'est-à-dire une réalité dans ses différentes facettes. Ça, c'est le marxisme qui m'a donné cette méthode, c'est aussi pourquoi je me suis intéressé plus tard à Marcel Mauss. Mon objectif, c'était l'étude d'un phénomène social total. Il fallait trouver des moyens, c'était les monographies locales ou régionales. Quand j'étudiais Lille, j'étudiais les débats dans la municipalité mais aussi la morphologie sociale. J'essayais tout le temps de mettre en rapport les différents niveaux de la réalité. Ensuite j'ai axé mes recherches sur la sociologie du travail. Mais là encore, ça n'a jamais vraiment été de la sociologie du travail et je dois dire que de mon point de vue les contacts avec la sociologie du travail ont été plus négatifs que ceux que j'ai pu avoir avec la sociologie urbaine où j'ai rencontré des gens...

Lothaire opère ici un retour à un discours valorisant les déterminants intellectuels de sa trajectoire. Son déplacement vers un domaine nouveau est lié à la réactivation d'un intérêt intellectuel ancien pour les mouvements sociaux, réactivation qu'il relie aux résultats d'enquêtes portant sur de grandes agglomérations dont Paris.

Après ma thèse, j'ai fait une étude sur la décentralisation des banques et des assurances qui étaient déjà une manière d'étudier la division du travail. Cette étude pouvait ressembler à mes premières études sur la planification urbaine en région parisienne. C'était l'étude de la décentralisation de la cité financière à Paris. Donc c'était un contrat et dans ce contrat, j'ai

étudié de près les bouleversements technologiques qui ont permis à des grandes banques ou compagnies d'assurance de décentraliser certaines activités et d'en reconcentrer d'autres sur Paris. En étudiant l'opération de la Défense, j'ai été amené à étudier les procédures politiques..., choix de La Défense, des financements, etc. J'ai étudié les mobiles qui ont poussé tel ou tel acteur économique à finalement se localiser à la Défense. C'est cela qui m'a amené à comprendre les raisons pour lesquelles tel ou tel acteur décidait de se localiser dans tel ou tel espace et de produire tel type d'espace urbain. C'était des acteurs qui produisaient de l'espace urbain. J'ai été amené à étudier la division du travail des banques et assurances, ce qui m'a amené à des thèmes plus proches de la sociologie du travail. À partir de là, j'ai été amené à étudier de plus près les transformations du mouvement ouvrier. Du mouvement ouvrier, il n'y avait qu'un pas vers l'étude des mutations sociales et transformations de la classe ouvrière. Alors, ensuite, ça nous amène dans les années 80. Je ne me souviens pas très bien comment l'expliquer. J'ai été amené à étudier... Bon, il y a eu cette équipe des groupes d'expression directe mais là encore, c'est le petit bout de la lorgnette. Et puis, j'ai fait une enquête dans 4 usines Renault qui portait sur les transformations du travail ouvrier sous l'effet de l'automatisation et de l'informatisation. Alors, vous expliquer le passage?...

Manifestement, l'exercice de remise en forme du parcours intellectuel commence à user Lothaire qui s'en tient ici à la stricte énumération de petits déplacements thématiques pour finir par ne plus savoir comment s'est fait le passage vers l'analyse des effets de l'automatisation et de l'informatisation. Devant l'embarras de l'enquêté, son interlocuteur suggère l'hypothèse d'un inconnaissable, d'un mystère :

*Enquêteur* - Il n'y a peut-être pas d'explication...

*Lothaire* - Si, si, il y a des explications, il y a des passages... On peut dire que, d'une certaine manière, c'est toujours pour moi une certaine curiosité marxiste, le marxisme étant pour moi une certaine manière d'interroger la capacité de la société à se transformer. C'est ce qui fait que finalement, je n'ai pas du tout été mécontent d'être chez Henry parce que j'ai toujours eu avec lui un débat sur les facteurs et les acteurs du changement social. Donc, on déplace le projecteur sociologique mais c'est toujours la même chose.

*Enquêteur* - Il y a toujours la même problématique.

*Lothaire* - On étudie le changement social du côté des acteurs de la classe dirigeante, du côté de l'État, du côté de la classe dominée ensuite et on regarde ce qui dans la société elle-même, dans ce qui se fait, son noyau dur c'est-à-dire dans ses forces de production et ses forces d'information aussi. C'est toujours la même chose que j'étudie mais avec des éclairages différents liés peut-être à des conjonctures économiques différentes.

L'hypothèse du mystère est balayée et le principe de surdétermination de l'itinéraire par l'existence et le déploiement d'un projet intellectuel d'analyse systématique est fermement réaffirmée. On voit par conséquent comment Lothaire convoque plusieurs lignes explicatives pour expliquer ses choix en matière d'orientation thématique : le financement contractuel, le souci de la reconnaissance et le désir de persévérer dans un projet intellectuel. On pourrait suggérer cependant, sur la base d'une toute autre lecture, une explication plus simple, plus intégrée et pour tout dire plus économiste de sa mobilité thématique.

### **Un marxiste capitaliste ! Une autre lecture du discours de Lothaire**

Entrons immédiatement dans le vif du nouveau scénario dont l'élaboration a nécessité une relecture de l'entretien, la sélection de fragments de discours plus courts et un travail sur la tonalité de la restitution. Un peu plus de froideur et de cynisme sied aux ambitions capitalistes...

Assez rapidement, Lothaire joue la recherche contre l'enseignement. Fraîchement agrégé, militant marxiste, il ne trouve pas dans le secondaire de quoi réaliser son ambition intellectuelle : être marxiste. Il rencontre Henry par l'entremise de Monsieur X qui assure Lothaire de sa future embauche puisqu'il est « agrégé ». Henry l'est aussi et l'École Normale Supérieure est une grande famille ; il est alors à la tête d'un laboratoire de sociologie et accepte la candidature de Lothaire « pour étudier ce qui commençait à pointer, à savoir les mouvements sociaux et urbains ». Lothaire est satisfait :

Le patronage d'Henry ne me gênait pas puisque je m'étais présenté dès le début pour ce que j'étais face à ce qu'il n'était absolument pas (...). Je m'étais trouvé une niche si j'ose dire (...).

Lothaire se décide donc sur des critères simples. Henry lui offre la possibilité de travailler librement, pour lui-même, non pas hors de son patronage mais à côté, là où l'oxygène est moins rare. Très vite, Lothaire entre en contact avec la recherche, sur un contrat relatif aux politiques urbaines en pleine période du plan Gaullien. Il admet qu'en tant que marxiste, il ne s'embarquait pas :

« dans une voie classique (...) qui aurait été d'aller à la source même de l'équipe qui étudiait le syndicalisme (...) ».

Mais l'intérêt des questions urbaines, c'est qu'elle sont objet de financement par un organisme, le CORDES.

« Il y avait donc toute une configuration qui déjà poussait vers la recherche des contrats (...) »,

sans pourtant que cela incite forcément à « partir dans des spéculations ». Lothaire aime travailler sous contrat et il continuera. Cela lui permettra un temps d'engager de jeunes chercheurs pour travailler à son service.

Dans ses premières recherches, Lothaire s'intéresse à la production de la politique urbaine, aux effets concrets qu'une politique publique peut avoir. Mais il prend soin d'aborder cette question de façon très singulière. Pas comme les exégètes marxistes, « en ressassant les textes de Marx et de ses épigones », mais d'une manière expérimentale. Pas non plus comme les locataires « des cénacles de sciences po ». Lothaire cherche l'inédit à la fois dans l'espace des études marxistes et dans l'espace disciplinaire de la sociologie politique. Et si l'on résumait sa stratégie de départ, on pourrait dire avec limpidité, qu'il a choisi d'investir un domaine à l'intérieur duquel il peut assumer ses choix théoriques, acquérir une certaine visibilité scientifique chez les marxistes mais

également auprès des financeurs dont il doit s'assurer la bienveillance pour pouvoir continuer. Pour comprendre tout cela, « il est commode de tracer un cycle de crédibilité: un chercheur n'est pas intéressé par l'information en tant que telle mais seulement par la *nouvelle* information. S'il refait quelque chose qui a été fait, la valeur de son travail égale zéro. (...) Pour qu'il n'y ait pas de perte, il faut que le crédit de l'opération soit au moins égal (...) au débit » (Latour, 1983, p. 309).

Pendant un temps, Lothaire est satisfait. Il noue de nombreux contacts dans le milieu politico-administratif:

Il y avait de jeunes inspecteurs des comptes et c'est plus tard que j'ai fait la connaissance de Pierre B. Il y avait des directeurs de la DDE qui étaient aussi des inspecteurs des comptes et dirigeaient des délégations départementales. C'était des gens ouverts au marxisme, intéressés par une sociologie de la transformation sociale.

Lothaire est heureux, il y gagne de la notoriété et cela lui en rapporte à l'étranger. Les contacts qu'il a eu avec les urbanistes et les géographes font qu'il a été « assez rapidement connu en Amérique Latine, côté espagnol et brésilien. ». En France, grâce à son travail de sociologie urbaine, il « a eu une écoute très forte chez les géographes et les urbanistes ». Le bilan, dans tous les sens du terme, y compris au sens comptable, paraîtrait positif si Lothaire ne précisait avec quelque amertume que « la sociologie urbaine (...) a eu beaucoup moins [d'écho] dans la sociologie classique ». Et de continuer: « On a été... ». Visiblement gêné, Lothaire fait silence. L'enquêteur suggère: « Méprisé? ».

Oui, répond sans hésitation Lothaire, un phénomène de ghetto et de rejet. On a été considéré comme ne faisant pas de la bonne sociologie, alors qu'on avait des contacts très importants avec les urbanistes.

Le compte de Lothaire est débiteur. Il a investi en temps, en contacts et réunions, pour produire mais la « sociologie classique » a ignoré le travail, elle l'a même rejeté et disqualifié. Lothaire, comme tous les hommes de science, ne supporte pas les débits. Il s'en va. « J'ai rompu », dit-il, ajoutant en souriant, « j'aime bien les ruptures apparemment ». Le problème, c'est que dans ses propos antérieurs, il n'en a jamais souligné aucune. Certes il évoque des évolutions ou des glissements mais de rupture point. En fait, Lothaire transforme ici une ardente obligation en libre choix. S'il persiste à œuvrer en sociologie urbaine, son cycle de crédibilité ne s'élargira pas, la rupture est par conséquent nécessaire. Lothaire doit sortir des chemins de traverse pour rejoindre les autoroutes. Parti étudier l'urbain là où n'importe quel autre marxiste aurait préféré travailler sur le syndicalisme, Lothaire pouvait cumuler une certaine originalité par rapport aux chercheurs marxistes, l'accès à des sources de financement conséquent et une certaine notoriété dans un milieu particulier, celui des urbanistes. Mais à partir du moment où l'itinéraire ne permet plus « la reproduction accélérée et élargie » de l'ensemble du cycle » (Latour, 1983, p. 311), il faut le quitter et rompre. Et du coup, on pourrait aller plus loin. Si Lothaire est disposé à cette rupture, c'est bien que ce n'est pas l'information qu'il produit qui l'intéresse mais la possibilité qu'il a en la produisant



d'assurer la pérennité du cycle de crédibilité qui lie les contenus cognitifs à la reconnaissance et au financement. « En science, c'est un peu comme au *scrabble game*, le même mot peut rapporter deux ou trois fois plus selon qu'on peut l'accrocher à une case blanche, rose ou rouge » (Latour, 1983, p. 321).

Telle qu'elle vient d'être exposée, et si l'on oublie les longues explications plus intellectualistes contenues dans les extraits mobilisés lors de la première lecture, cette interprétation du discours de Lothaire paraît cohérente. Mais sa veine economiciste, voire complotive, évacue *a priori* les fragments d'explication intellectualiste au nom d'un pur décret de la raison car rien, dans le matériau empirique, ne peut permettre de justifier le choix de l'une plus que celui de l'autre. Rien dans la réalité physique proprement dite de l'entretien mis à plat ne peut permettre de décider quelle ligne explicative valoriser. On pourrait naïvement s'en remettre à l'idée que les arguments les plus importants pour l'enquêté sont ceux qui font l'objet de réitérations de sa part, ou de développements conséquents. Cela signifierait alors que ce que l'interviewé dit à mots couverts ou pas du tout est d'une totale futilité pour lui, ce qui paraît à tout le moins stupide.

La décision doit par conséquent s'opérer en fonction de critères extérieurs, par l'importation d'éléments cognitifs accumulés ailleurs. Il peut s'agir d'un *savoir théorique* sur l'objet étudié, élaboré à partir d'autres investigations et réinvesti à l'occasion du déchiffrement de l'entretien; c'est le cas de Latour qui fait un usage probatoire de son entretien avec Pierre et chausse par conséquent les lunettes de l'interprétation capitaliste qu'il défend. Il peut s'agir d'un savoir théorique et pratique sur l'entretien élaboré à partir d'un retour réflexif sur le dialogue si particulier qu'il constitue; c'est notre cas ici: l'usage exploratoire qui est fait de l'entretien de Lothaire a eu pour préalable une réflexion sur la relation d'entretien et subséquemment sur le statut qu'il est possible à partir de là de donner au discours produit par l'enquêté.<sup>10</sup>

Nous voudrions justement, à présent, attirer l'attention, d'une part, sur l'intérêt qu'il y a d'opérer, avant la phase d'exploitation des entretiens, une réflexion sociologique sur la relation d'entretien et, d'autre part, sur la nécessité de n'utiliser l'entretien unique qu'à des fins exploratoires.

## LES VERTUS DE LA SURVEILLANCE INTELLECTUELLE DE SOI DE DEGRÉ 2

Des auteurs ont largement argumenté en faveur de ce que Bachelard appelait la « surveillance intellectuelle de soi ».<sup>11</sup> Nous ne reviendrons pas sur leur argumentation épistémologique et/ou sociologique pour noter simplement ici qu'une réflexion sur le statut du discours produit en cours d'entretien — dans le cadre d'une surveillance de

10. Il existe une troisième solution qui consiste à s'en remettre à l'expertise de logiciels d'analyse propositionnelle ou structurale du discours. Nous n'évoquerons pas cette piste, en particulier, parce que ce type d'analyses hautement formalisées s'applique, dans une perspective plutôt comparative à des *corpus* plus importants en volume (A. Blanchet et al., 1985).

11. G. Bachelard consacre à ce thème un chapitre du *Rationalisme appliqué* (Paris, PUF, [Quadrige], 1994, chapitre IV). P. Bourdieu, notamment, a consacré plusieurs pages à la nécessité épistémologique d'une

soi de degré 2 (Bachelard, 1994) — peut permettre 1) de contrôler autant que possible les effets liés à la dynamique propre de l'échange locutoire et à la distance sociale des interlocuteurs; 2) d'éviter les contresens sur le statut à attribuer au discours de l'acteur.

De nombreux travaux montrent que le dialogue qui est au principe de la production du discours de l'enquêté n'est pas transparent et ce pour deux raisons. Il y a d'abord les effets que peuvent avoir les actes de langage de l'enquêteur sur la dynamique de l'échange.<sup>12</sup> Les interventions nécessaires pour accompagner et soutenir la production discursive de l'enquêté ne sont pas neutres sur la configuration de l'échange. Par ailleurs, de la même façon que l'enquêté, l'enquêteur tend toujours plus ou moins, comme dans tous les processus d'interaction, à « préserver la face » (Goffman, 1974) et à s'assurer un certain contrôle sur l'échange. Il a néanmoins pratiquement toujours un avantage sur l'enquêté: il peut, lors de l'élaboration du guide d'entretien et la préparation de l'entretien, avoir la prescience de ce que sera l'échange, de son contenu thématique. Il semble même que, dans des circonstances où l'asymétrie sociale entre enquêteur et enquêté est objectivement favorable à l'enquêté et que l'enquêteur le sait, le travail de préparation destiné, d'une part, à mieux connaître la personne que l'on va rencontrer et, d'autre part, à adopter une stratégie de présentation de soi que l'on pressent comme adéquate à la situation, soit encore ressenti comme plus urgent. Ce que M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot disent à propos des pratiques d'enquête dans l'aristocratie, relativisant les analyses de L. Kandel (Kandel, 1972), s'applique tout à fait ici.

Renversement de situation pour le sociologue œuvrant aux sommets de la société, puisqu'aussi bien il est questionné sur les finalités de son travail, ses conditions de financement, les structures dans lesquelles il s'insère... De questionneur il devient questionné (...). C'est que l'intimidation culturelle, toujours à l'œuvre lorsque l'interviewé est d'un milieu très étranger à l'univers de la culture savante, ne joue pas dans ces milieux privilégiés (...)  
(Pinçon, Pinçon-Charlot, 1991).

C'est une situation que nous avons connue avec Lothaire. Il s'agit certes de la rencontre de deux individus investis dans la recherche, mais l'un est un senior alors que l'autre est en situation d'apprentissage. Cette asymétrie sociale, sans surdéterminer la dynamique de la communication, peut néanmoins être porteuse d'effets et se traduire, le cas échéant, par une standardisation des relances sous la forme d'approbations systématiques risquant ainsi de porter l'enquêté à penser qu'il monologuait face à un individu peu préparé. Il a donc fallu opérer un travail d'enquête préalable sur Lothaire — son travail, son parcours — et veiller à une diversification des formes de relances, ne pas s'en tenir à des formules réitératives mais recourir également à des énoncés déclaratifs et interrogatifs.<sup>13</sup>

---

auto-analyse du sociologue et d'un examen critique préalable des outils de l'objectivation sociologique (cf. P. Bourdieu, J. C. Chamboredon, J. C. Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968, 4<sup>e</sup> édition 1983).

12. On peut renvoyer ici aux travaux d'A. Blanchet qui s'est largement penché sur la question.

13. Nous reprenons ici certains éléments de la typologie des formes de relances construite par A. Blanchet (1982-83); Blanchet et Gotman (1992)

Il a fallu en outre prendre en considération le fait que Lothaire fait profession de produire des abstractions et qu'en tant que directeur de recherche au CNRS, il est roué à l'exercice de l'autonarration intellectuelle requis à chaque changement de grade et d'échelon sous la forme de *Mémoires de titres et travaux*. Or nous n'entendons guère susciter la construction d'un discours épistémologique mais bien l'évocation d'événements biographiques et de faits débarrassés de ce types de métadiscours abstraits.<sup>14</sup> Cela a nécessité un travail préalable et une vigilance constante, pendant l'entretien, sur la forme des questions posées à Lothaire.

Tout ceci suffit à montrer que le discours de Lothaire est produit sous contraintes et qu'il en porte la trace. Il ne peut pas être le reflet parfait de ses pratiques et des conditions dans lesquelles elles sont déployées. Non parce qu'il serait dépourvu de capacités à l'autoanalyse — on ne peut tout à la fois postuler l'existence de ces compétences dans la phase de réalisation des entretiens pour la répudier lors de la phase d'exploitation — mais parce qu'il sélectionne des images qu'il livre à un « miroir verbal »<sup>15</sup> sans doute... mais déformant. L'enquêteur ne peut récolter que la mise en intrigue d'un parcours et des conditions dans lesquelles ce parcours prend place, le résultat d'un *travail de re-présentation sélective et de réarticulation* des contraintes sociales et cognitives qui pèsent sur un itinéraire intellectuel et des choix scientifiques.

Si Lothaire ne nous dit pas la réalité pleine et entière du contexte dans lequel il travaille, il nous en dit quelque chose jusque dans la façon dont il le dit, dont il opère sa mise en scène. C'est pourquoi lors de l'exploitation de l'entretien, il conviendrait d'être sensible au contenu du récit et à sa couleur tout en ayant en tête de procéder à l'analyse de la relation d'enquête elle-même, non seulement par souci de vigilance épistémologique mais aussi parce que les protagonistes de l'interview ne cessent pas d'être acteurs du simple fait qu'ils dialoguent. En fait, il semblerait plus pertinent de faire tout le contraire d'une sélection de fragments d'entretien en fonction d'une ambition probatoire. Il faudrait parvenir à tenir compte de l'ensemble du discours de l'acteur et élargir le domaine d'application de cette attention sociologique à la fois aux conditions sociales de l'entretien, aux caractéristiques sociales des interlocuteurs, à la distance sociale qui les sépare et à la façon dont cette distance joue sur l'interaction. Nous pourrions dire qu'en fait l'entretien est un fait social total et qu'à ce titre, il doit être exploré avant que d'être questionné et ce, d'autant plus quand il est unique.

14. Qu'il soit clair, cependant, que nous n'avons pas pour visée d'obtenir ainsi de Lothaire la restitution *objective* d'une trajectoire intellectuelle et du système de contraintes socio-cognitives dans lequel elle se déploie. Notre ambition est, plus simplement, d'examiner la façon dont Lothaire identifie les ressorts de sa pratique, articule des logiques explicatives, s'approprie finalement les conditions dans lesquelles il produit de la science, conditions qu'il a repérées comme étant pertinentes pour rendre compte de sa pratique de façon intelligible.

15. L'expression de *verbal mirror* est empruntée à Carl Rogers. Pour lui, la fonction du thérapeute dans la méthode non directive est celle d'un catalyseur : il reste en retrait et ne fait que tendre un « miroir verbal » au patient. (Rogers, 1945)

C'est ainsi que nous avons procédé ici, bien que de façon fort incomplète. Les choix opérés par Lothaire s'expliquent selon lui par la logique des choix thématiques antérieurs qu'il a opérés. Ils s'expliquent également par une aspiration, à peine voilée dans son discours, à une certaine reconnaissance scientifique et le souci du financement. Et nous pouvons faire l'hypothèse qu'ils sont en outre marqués par le souci d'exciper d'une certaine constance intellectuelle. C'est pourquoi il ne nous est pas apparu tenable de retenir l'explication capitalistique de Latour. Il semble plus intéressant de faire l'hypothèse que la mobilité thématique de Lothaire résulte de l'action simultanée de contraintes financières et de contraintes stratégiques liées à l'objectif de la reconnaissance devant des publics différenciés — celui des intellectuels marxistes et des pairs — mais également de contraintes cognitives liées à la poursuite d'un cheminement intellectuel. Parler d'action simultanée apparaît d'ailleurs vague. Il faudrait préciser que le travail de ces forces contraignantes ne tire pas forcément le chercheur dans la même direction. Ce dernier est soumis à des pressions dont il doit gérer, parfois dans l'urgence, les possibles antagonismes — lors d'une situation d'entretien par exemple.

Si au cours de l'échange, Lothaire fait silence provisoirement sur les raisons qui l'ont poussé à changer d'objet, c'est peut être parce que la mémoire est incertaine mais c'est peut-être aussi parce qu'il lui faut mettre en adéquation la réalité d'une frustration sur le plan professionnel, l'existence d'un décalage par rapport à la thématique orthodoxe des chercheurs marxistes, la réalité d'une rupture indéniable sur le plan du choix des objets avec l'affirmation jusque-là prévalante d'un projet intellectuel, sachant en outre qu'au CNRS, on tend, peut-être plus que dans d'autres secteurs sociaux, à valoriser une certaine constance à soi-même.<sup>16</sup> Ce souci se manifeste notamment dans la narration de Lothaire sous la forme d'une valorisation de l'interprétation intellectualiste de son cheminement intellectuel. L'opérateur de la mise en consonance de toutes ces logiques d'action est, pour Lothaire, l'analyse marxiste du changement social sur laquelle il insiste pesamment. Sa démarche consiste, dit-il, à étudier le même objet « du côté » d'acteurs différents et avec « des éclairages différents ». C'est cette ambition totalisante qui a amené Lothaire à travailler sur des terrains peu fréquentés par les marxistes et c'est encore elle qui l'a conduit à des changements d'objets. Tout ceci ne nuit pas à la réalisation de son projet intellectuel, bien au contraire ; il s'agit là de principes structurants nécessaires. C'est du moins ainsi que Lothaire interprète les infléchissements de son parcours, c'est-à-dire comme les traces d'un projet créateur intégré, d'un parcours intellectuel cumulatif.

Ainsi, cet entretien avec Lothaire permet de voir un champ scientifique sous différents aspects. Si cet espace social particulier dans lequel Lothaire est inscrit est un es-

---

16. Il suffit pour s'en convaincre de lire quelques *Mémoires de titres et travaux*. Ces documents, remis par les chargés de recherche du CNRS candidats à un changement de grade et par les directeurs de recherche postulant à un changement de classe, révèle à la lecture le souci quasi-obsessionnel qu'ont les impétrants de restituer leur cheminement intellectuel dans un registre de cumulativité et de continuité. La trajectoire intellectuelle est ainsi toujours présentée comme un ensemble cohérent et orienté dont le chercheur nous signale l'origine et nous désigne le but. On a alors l'impression que l'ensemble de la carrière a été réglé, en dernière instance, par une sorte de « projet originel », pour parler comme Sartre.

pace concurrentiel quasi-agonistique où, comme d'autres chercheurs, il tente d'obtenir une certaine légitimité, il apparaît également comme un espace de communication intellectuelle et un espace d'intégration construit autour d'un modèle d'excellence scientifique.

### CONCLUSION

À partir de deux exemples, nous avons évoqué deux usages possibles de l'entretien unique. L'un, que l'on a qualifié de *probatoire*, consiste à user de l'entretien unique comme *preuve de la validité d'une hypothèse*. Cette démarche va de pair avec une dénaturation de l'entretien entendue comme *délinéarisation et décontextualisation* du discours de l'enquêté. L'autre utilisation possible, dite *exploratoire*, de l'entretien unique consiste à user du discours de l'enquêté comme d'une *ouverture sur l'objet* que l'on prétend étudier afin de procéder à la formulation de pistes de recherche. Nous avons défendu ici, d'une part, l'idée que ce type d'usage devait avoir pour préalable une réflexion sur l'apparente transparence sociale du dialogue et de sa trace écrite, d'autre part, qu'il était, du point de vue de la rigueur scientifique, le seul légitime.

Car il faut bien avouer que l'on est, dans le cas de Latour, bien plus près d'une *exemplification simple*<sup>17</sup> que de la *corroboration* qu'il semble pourtant inscrire au nombre de ses ambitions. Que fait-il en effet ? Il prétend que son modèle du capitalisme scientifique est doté d'une certaine validité du fait que l'on en trouve un écho dans le discours de Pierre. Mais que devient ce raisonnement si l'on considère que l'écho en question est unique, qu'il est même de l'aveu de Latour très singulier et qu'enfin il semble largement construit par celui qui l'entend ? Il s'agit bien ici d'une démarche d'exemplification tautologique où le cas empirique, convoqué pour donner à l'hypothèse sa véridicité, est *construit* par cette hypothèse. Ce n'est pas un hasard si rien n'est dit des logiques de production et de mise en forme du discours de Pierre. L'argumentation de Latour a besoin pour grandir en crédibilité de mettre en scène l'apparente déconnexion du cas empirique et de l'hypothèse qu'il est censé fonder.

Illégitime sur le plan épistémologique, l'exemplification tautologique a en revanche une puissante efficacité rhétorique. En particulier parce que la circularité réelle de la démarche — partir de l'hypothèse pour sélectionner du discours et tester l'hypothèse en retour — est transformée par l'écriture en un mouvement de va-et-vient bien orthodoxe entre hypothèse et empirie, parce que l'écriture dote ainsi le travail d'un statut méthodologique apparemment solide alors que la structure tautologique de la démarche le rend irréfutable. Or cette irréfutabilité pose un problème non négligeable de débat scientifique. À quels arguments avoir recours si l'on entend réfuter la thèse de Latour évoquée dans cet article ? La tautologie, excluant toute critique interne, oblige qui veut la remettre en cause à s'appuyer sur des éléments de critique externe<sup>18</sup> forcément moins persuasifs parce que susceptibles de ne convaincre que les convaincus qui partagent les mêmes préventions que le critique.

17. Cette précaution de langage trouvera dans ce qui suit sa justification.

18. On pourrait citer pêle-mêle comme exemple de critique externe une discussion de l'usage que

Est-ce à dire que l'on est définitivement condamné à user de l'entretien unique comme d'un instrument d'exploration? Certainement oui. Cela signifie-t-il par ailleurs qu'en multipliant les entretiens il est possible de renouer avec l'ambition probatoire? On ne peut répondre par l'affirmative qu'avec beaucoup de prudence. Car il est tout à fait envisageable de se borner à user de multiples entretiens dans une logique d'exemplification. C'est d'ailleurs là un travers courant en sociologie auquel peu de personnes — y compris l'auteur de ces lignes — échappent.

Face à cet état de fait, on peut envisager deux issues. Soit considérer qu'il n'y a à proprement parler pas grand chose à faire et se satisfaire une fois pour toute de voir la sociologie s'apparenter à la démarche journalistique, soit chercher à construire un espace épistémologique propre à la discipline. C'est à cette tâche que se consacre notamment J. C. Passeron. Il propose pour sa part une solution intermédiaire entre ce type d'exemplification simple et l'épistémologie falsificationniste de Popper qui lui paraît inadaptée au cas de la sociologie et des sciences sociales en général (Passeron, 1991).

La théorie explicative ou prédictive que résume un « modèle » par la sténographie opératoire qui met ses variables en algorithmes permettant un calcul « aveugle » (logique ou mathématique) a, comme toute autre théorie historique, une forme et un statut logiques qui rendent l'épreuve falsificatrice « inopérante » au sens du tout ou rien qu'exigeait Popper. Quand on confronte un modèle théorique à l'observation historique, on peut seulement constater, lors du retour à l'enquête ou au recensement empiriques, une *distance* ou une *proximité* entre les valeurs numériques (ou les occurrences) *théoriquement attendues* par le modèle et les valeurs (ou les occurrences) *empiriquement constatées*. On conclut généralement que le modèle « explique quelque chose » pour peu que l'on puisse constater, ou parfois décréter, quelque ressemblance s'éloignant significativement de l'*alea*, entre la distribution théorique attendue et la distribution empirique observée. Mais une confirmation tendancielle ou probabilitaire n'a pas la force de la réfutation au sens poppérien; elle n'est pas une « corroboration »; on reste logiquement dans l'ordre de l'*exemplification* (...) (Passeron, 1991, p. 396, ce qui est mis en italique figure dans le texte original).

L'exemplification dont parle Passeron doit travailler « à améliorer ses assertions présomptives par les *contraintes empiriquement multipliées et sémantiquement conjointes* auxquelles la soumet une grille conceptuelle protocolarisée de description du monde » (Passeron, 1991, p. 389, ce qui est mis en italique figure dans le texte original). Autrement dit, « [l]'esprit scientifique est ici pour l'essentiel investi dans une *méthode de véridiction* » qui consiste à rendre la tâche de l'exemplification aussi difficile que possible en s'imposant de conjoindre dans une langue théorique de description la multiplicité des constats et la cohérence de leur sémantisation » (Passeron, 1990, p. 396, ce qui est mis en italique figure dans le texte original). La méthode de véridiction dé-

---

fait Latour du discours de l'acteur, une contestation de la conception pratique qu'il en a, une contestation plus globale de ses conceptions de l'acteur et/ou de la science, la mise au jour d'une contradiction entre ce que sous entend sa thèse d'aujourd'hui et ses convictions constructivistes, etc. Comme exemples concrets de critiques externes, cf. Y. Gingras, 1995; R. Boudon, M. Clavelin, 1994; F. A. Isambert, 1985.

finie par Passeron invite par conséquent à une multiplication des enquêtes empiriques liées entre elles par une cohérence interprétative.

La perspective est intéressante mais pose une série de problèmes. Elle est intéressante dans la mesure où *elle invite à rompre avec l'exemplification simple*. Elle est intéressante dans la mesure où elle nous dit que l'administration de la preuve est un processus lent, qui exige à la fois une démultiplication des recherches empiriques et le maintien d'un cadre d'hypothèses afin d'échapper à la métaphysique — qui est oublié du chantier empirique — et à la sociographie — qui est oublié du cadre hypothétique. Mais elle suggère à la réflexion des questions assez embarrassantes. Le processus d'exemplification « forte et réglée » (Passeron, 1991, p. 389) que nous propose Passeron et dont on vient d'invoquer la lenteur peut de surcroît être infini. À partir de quand un chercheur peut-il prétendre avoir formulé des propositions véridiques? Quand peut-il légitimement s'arrêter et décréter être dans le domaine du véridique? Par ailleurs, si l'accès à la véridicité de propositions suppose la démultiplication des constats empiriques suivie de leur mise en conjonction sémantique, il convient alors sans doute de se soucier de la *véridicité de ces constats élémentaires*. Mais sur quoi la fonder puisque la véridicité résulte apparemment toujours de la composition réussie de présomptions multiples? Est-on ainsi condamné à une régression à l'infini? Il nous paraît possible de limiter ce mouvement régressif et nous voudrions pour finir formuler quelques pistes.

Dans ses scolies (Passeron, 1991, p. 357-395), J. C. Passeron évoque le concept de « véridicité » qu'il substitue à celui de « vérité ». Mais n'existe-t-il pas, en sociologie, des constats élémentaires qu'il est possible d'invalider au sens poppérien et dont on pourrait justifier le rejet parce qu'ils sont tout simplement faux? Répondre affirmativement à cette question, c'est dire d'une certaine façon que le raisonnement sociologique s'inscrit dans un espace assertorique qui n'est ni poppérien ni non-poppérien mais *hybride*.

Par ailleurs, selon Passeron, la véridicité d'énoncés présomptifs dépend de la qualité de la mise en conjonction dans une langue théorique de constats empiriques multiples. Mais n'y a-t-il pas de critère plus exigeant? Ne serait-on pas plus fondé encore à revendiquer la véridicité des propositions que l'on défend si les constats multiples à conjoindre sont de surcroît obtenus dans des conditions socio-techniques de recueil et d'exploitation radicalement différentes? Ce ne serait alors pas tant la multiplicité des constats qui importerait que leur *contextualité* différenciée. Ce ne serait en outre pas tant la conjonction des constats qui primerait que leur confrontation afin de saisir leur relativité, leur complémentarité, afin de saisir aussi ce que les instruments de collecte et de recueil des données font subir en torsions aux observations. De l'exigence de multiplicité des recherches empiriques, on passerait alors à l'exigence d'un pluralisme méthodologique.

Enfin et contre un discours par trop « épistémologiste », on pourrait rappeler que l'accès à la véridicité est une affaire de critique intersubjective ou encore de « contrôles croisés » pour reprendre l'expression de Polanyi (Polanyi, 1958). La marche vers la véridicité n'est pas simple progression individuelle, elle prend place dans un collectif où l'on est *a priori* tenu d'explicitier les opérations heuristiques concrètes que l'on engage pour produire

les énoncés que l'on expose. Ainsi, réfléchir à ce que peut être une démarche de vérification en sociologie implique une réflexion sur ce que doivent être les conditions socio-techniques facilitant la mise en place du « réseau continu de critique » évoqué par Polanyi. On peut à l'instar des auteurs du *Métier de sociologue*, supposer que « l'efficacité scientifique de la critique dépend de la forme et de la structure des échanges dans lesquelles elle s'accomplit (...) » et appeler subséquentement la communauté sociologique à « se doter de formes de sociabilité spécifiques » et adéquates afin que puissent « s'instaurer toutes les communications scientifiques exigées par la science et le progrès de la science et celles-là seulement » (Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1983, pp. 104-105). Mais de par son imprécision, la proposition a toutes les chances de demeurer un projet. Sans doute faudrait-il commencer par rappeler que pour soumettre son travail à la critique, il est nécessaire de faire preuve d'une totale transparence dans la divulgation des conditions sociales et techniques de production et d'exploitation des données d'observation.

### RÉSUMÉ

À partir de deux exemples, il s'agit de réfléchir sur les usages possibles de l'entretien unique. Nous en distinguons deux. L'un, probatoire, consiste à utiliser l'entretien comme instrument de corroboration d'hypothèses. On verra que cet usage passe par une dénaturation de la réalité sociale de l'entretien. L'autre, exploratoire, fait de l'entretien unique le point de départ de l'investigation. Nous défendons l'idée selon laquelle cette utilisation doit avoir pour préalable un retour réflexif sur ce qu'est une relation d'enquête, sur le statut à attribuer au discours de l'enquêté et, qu'en outre, cet usage de l'entretien unique apparaît comme le seul légitime du point de vue de la rigueur scientifique. Dans une partie conclusive, nous élargissons le propos au caractère couramment exemplificatoire de l'utilisation des entretiens pour suggérer ensuite de réfléchir aux conditions permettant la mise en œuvre d'une réelle démarche de « vérification » en sociologie.

### SUMMARY

This paper reflects on the possible uses of the single interview (entretien unique), using two examples for illustration. We have identified two such uses. The first, probative in nature, consists in using the interview as an instrument to corroborate hypotheses. This use is tied to a denaturing of the social reality of the interview. The other use, exploratory in nature, makes the single interview the point of departure for the investigation. We defend the idea that this use must be preceded by passing in review what a survey relationship is, the status attributed to the respondent's discourse, and, furthermore, that this use of the single interview appears to be the only legitimate one from the point of view of scientific rigour. In the concluding part of the paper, we broaden the discussion to the frequent use of interviews as examples and then suggest reflecting on the conditions which make possible putting in place a real procedure for verifying truth in sociology.

### RESUMEN

Partiendo de dos ejemplos, este artículo trata de los usos posibles de la entrevista única. Nosotros distinguimos dos usos. El primero, probatorio, consiste en utilizar la entrevista como instrumento



de corroboración de hipótesis. Veremos que este uso pasa por una desnaturalización de la realidad social de la entrevista. El segundo, exploratorio, hace de la entrevista única el punto de partida de la investigación. Nosotros defendemos la idea según la cual esta utilización exige como etapa previa un retorno reflexivo sobre lo que significa una relación de investigación, sobre el estatuto que se debe atribuir al discurso de lo investigado y, además, que este uso de la entrevista única aparece como el único uso legítimo desde el punto de vista del rigor científico. En la conclusión, nosotros extendemos el análisis al carácter corrientemente ejemplificador de la utilización de las entrevistas para sugerir, a continuación, que es necesario reflexionar sobre las condiciones que permiten la puesta en marcha de un real proceso de «veredición» en sociología.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, G. (1994), *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, (Quadrige).
- BACHELARD, G. (1988), *La philosophie du non*, Paris, PUF, (Quadrige).
- BACHELARD, G. (1986), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie Jean Vrin.
- BATTAGLIOLA, F., I. BERTAUX-WIAME, M. FERRAND et F. IMBERT (1993), « À propos des biographies : regards croisés sur questionnaires entretiens », *Population*, n° 2.
- BENNEY, M. et E.C. HUGHES (1956), « Of Sociology and the Interview: Editorial Preface », *American Journal of Sociology*, vol. LXII, n° 2, p. 137-142.
- BERTAUX, D. (1997), *Les récits de vie*, Paris, Nathan, (Collection 128).
- BERTHELOT, J.M. (1996), *Les vertus de l'incertitude. Le travail de l'analyse dans les sciences sociales*, Paris, PUF, (Sociologie d'aujourd'hui).
- BERTHELOT, J. M. (1990), *L'intelligence du social*, Paris, PUF, (Sociologie d'aujourd'hui).
- BLANCHET, A. (1982-1983a), « L'entretien à l'interface du psychologique et du social », *Bulletin de psychologie*, tome XXXVI, n° 360, p. 565-570.
- BLANCHET, A. (1982-1983b), « Épistémologie critique de l'entretien d'enquête de style non directif. Ses éventuelles distorsions dans le champ des sciences humaines », *Bulletin de psychologie*, tome XXXVI, n° 358, p. 187-194.
- BLANCHET, A. et A. GOTMAN (1992), *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, Paris, Nathan, (Collection 128).
- BLANCHET, A., R. GHIGLIONE, J. MASSONAT et A. TROGNON (1987), *Les techniques d'enquête en sciences sociales. Observer, interviewer, questionner*, Paris, Dunod.
- BOUDON, R. et M. CLAVELIN (1994), *Le relativisme est-il résistible? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, PUF, (Sociologies).
- BOURDIEU, P. (1994), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU, P. (1993), « Comprendre » in Bourdieu (P.) (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, (Libre examen).
- BOURDIEU, P., J.C. CHAMBOREDON et J.C. PASSERON (1983), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.
- CAPLOW, T. (1956), « The Dynamics of Information Interviewing », *American Journal of Sociology*, vol. LXII, n° 2, p. 165-171.
- DUBAR, C. et D. DEMAZIÈRE (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan, (Essais et recherches).
- DURKHEIM, E. (1986), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, (Quadrige).
- GINGRAS, Y. (1995), « Un air de radicalisme. Sur quelques tendances récentes en sociologie de la science et de la technologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 108, p.3-17.
- GOFFMAN, E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GRIGNON, C. et J. C. PASSERON (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard, Le Seuil.
- ISAMBERT, F. A. (1985), « Un programme fort en sociologie de la science? », *Revue française de sociologie*, xxvi, p. 486-508.

- KANDEL, L. (1972), « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n°13, p. 25-46.
- KAUFMANN, J.C. (1996), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, (Collection 128).
- LACROIX, B. (1991), « Objectivisme et construction de l'objet dans l'instrumentation sociologique par entretien », *L'Aquarium*, n° 8, p. 16-54
- LATOUR, B. (1995), *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, Paris, INRA.
- LATOUR, B. (1993), *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, (Points Sciences).
- LATOUR, B. (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La découverte, (Armillaire).
- LATOUR, B. (1983), « Le dernier des capitalistes sauvages. Interview d'un biochimiste », *Fundamenta Scientiae*, vol. 4, n° 3/4, p. 301-327.
- LATOUR, B. et S. WOOLGAR (1988), *La vie de laboratoire. La construction des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- MAUGER, G. (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, p. 125-143.
- MAYER, N. (1995), « L'entretien selon Pierre Bourdieu », *Revue française de sociologie*, vol. xxxvi, n° 2, p. 355-370.
- MICHELAT, G. (1975), « Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. xvi, p. 229-247.
- PASSERON, J.C. (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, (Essais et recherches).
- PINÇON, M. et M. PINÇON-CHARLOT (1991), « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n° 3, mars, p. 120-133.
- POLANYI, M. (1958), *Personal Knowledge. Towards a Post-Critical Philosophy*, London, Routledge and Kegan Paul.
- POPPER, K. R. (1979), « La logique des sciences sociales » in *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Paris, Complexe, (Textes).
- POPPER, K. R. (1973), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- RAGOUET, P. (1997), « La mobilité thématique en sociologie. Éléments d'analyse et de réflexion à partir du cas français », *Social Science Information*, vol. 36, n° 4, p. 749-774.
- ROGERS, C. (1945), « The Non Directive Method as a Technique for Social Research », *American Journal of Sociology*, vol. 50, n° 4, p. 279-283.
- SHINN, T. et G. BENGUIGUI (1997), « Physicists and Intellectual Mobility », *Social Science Information*, vol. 36, n° 2, p. 293-309.
- SIMONOT, M. (1979), « Entretien non-directif, entretien préstructuré : pour une validation méthodologique et une formalisation pédagogique », *Bulletin de psychologie*, tome xxxiii, n° 343, p. 155-164.
- TERRÉ, D. (1998), *Les dérives de l'argumentation scientifique*, Paris, PUF, (Sociologies).
- WELLER, J. M. (1994), « Le mensonge d'Ernest Cigare. Problèmes épistémologiques et méthodologiques à propos de l'identité », *Sociologie du travail*, n° 1, p. 25-42.